

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les angoisses du premier livre

Daniel Sernine

Volume 14, numéro 2, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13141ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Sernine, D. (1991). Les angoisses du premier livre. *Lurelu*, 14(2), 36–39.

LES ANGOISSES DU PREMIER LIVRE

Nous avons demandé aux créatrices et créateurs du livre pour jeunes comment elles et ils ont vécu l'attente de la parution de leur premier livre, une fois qu'il avait été accepté par l'éditeur.angoisses, appréhensions, espoirs et rêves..., voici quelques témoignages de nos auteures et auteurs.



Renée Amiot
écrivaine

Question : – *Comment avez-vous vécu l'apparition... non, la parution de votre premier OVNI ? (OVNI : Œuvre Vertigineuse Nettement Ignorée)*

Réponse : – *Je ne me rappelle pas. J'ai un trou de mémoire spatio-temporel.*

Ça ne m'a pas énervée. Je n'avais aucune idée des ondes de choc qui allaient éclabousser ma paisible existence.

Ça m'a fait un gros frisson. J'ai réalisé que cette « chose » allait être la seule à porter mon nom. Je l'ai présentée à mon géniteur en disant : « Regarde, je ne t'ai pas donné de petit-fils, mais j'ai quand même essayé de faire honneur à la famille. »

J'interroge l'avenir. Une désolante trajectoire de mes OVNI – vers le sud – me fait craindre une catastrophe économi..., pardon, écologique.

Interruption de la communication. Un nouvel OVNA (Œuvre Vertigineuse Nettement Améliorée) vient de prendre l'air et tente de percer l'écran protecteur derrière lequel se cache la Planète des Éditeurs.



Robert Soulières
écrivain

J'ai toujours été angoissé à l'idée de vendre plus de cent mille exemplaires de mon dernier roman, d'être interviewé par Réginald Martel et de faire la B-1 de *La Presse*. Comme vous pouvez le constater, j'angoisse souvent pour rien.

Mais rien n'empêche que j'ai longtemps rêvé d'être lancé par les éditions du Jour, dont les bureaux à l'époque étaient situés sur la rue Saint-Denis (ça ne me rajeunit pas!), la maison était dirigée alors par Jacques Hébert. Il n'était pas rare, dans mes rêves, de passer en revue la liste des invités, de serrer des dizaines de mains, de sentir le parfum des filles, de voir leur œil coquin et de marcher la tête bien haute à travers tout ce beau monde, un verre de vin à la main.

On rêve trop mais, au fond, ça ne fait pas de mal. Plus tard, à l'approche de la parution de mon premier livre : *Max le magicien*, j'ai souvent eu peur de mourir avant qu'il ne paraisse. Ceux qui me connaissent davantage savent maintenant que, plus jeune, j'avais toujours peur de mourir avant que tel ou tel événement ne se produise... enfin. Il m'est souvent arrivé aussi de rêver que les pages de mon roman étaient imprimées en caractères infiniment minuscules et que certaines pages étaient imprimées à l'envers, je vous le jure. Ces cauchemars me hantaient souvent avant la parution du livre. Mais, depuis quelques années, tout cela s'est bien tassé. Quelquefois aussi, je rêvais que la couverture était affreuse..., mais c'est là, parfois, que la réalité vient nous faire un clin d'œil.

Le rêve fait inévitablement partie de l'écriture. On rêve d'écrire, on rêve d'être publié, d'être traduit en serbo-croate ou en chinois, de gagner un prix littéraire..., le rêve n'a pas de fin et c'est tant mieux, d'autant plus qu'il n'est pas encore assujéti à la TPS.



France Forant
illustratrice

Comme beaucoup d'illustrateurs(trices), j'ai commencé par illustrer des livres scolaires et par faire de l'illustration éditoriale, mais mon but ultime était : le premier livre que l'on peut acheter dans une librairie ordinaire.

Wow! Enfin il est là, tout petit sur la tablette parmi une foule d'autres livres, tous plus beaux les uns que les autres. On aimerait que tous ceux qui entrent dans la librairie se précipitent dessus (on peut toujours rêver). À cet instant, c'est la piqure, il en faut un autre.

Je me souviens de ce premier livre, de la rencontre avec son auteure, Cécile Gagnon, quelle émotion ! Une femme tellement intéressante. Les livres, c'est l'illustration, c'est créer, c'est imaginer et avoir la chance de rencontrer des gens fascinants et d'échanger avec eux.

En ce qui me concerne, mes angoisses surgissent plutôt avant que l'auteur(e) voit les esquisses. Je me demande si les personnages confirment ses attentes, si l'atmosphère est la bonne, enfin, plein de petites choses au sujet desquelles je m'inquiète. Lorsque la première rencontre est terminée, ouf! Je me laisse « flotter » jusqu'à l'impression.



Jasmine Dubé
écrivaine

L'insoutenable légèreté de l'être à l'approche de la date de parution de son tout premier livre... ou quand le chat sort du sac

Il ne manque pas de culot, ce Sernine ! Nous demander de parler de «nos angoisses à l'approche de la date de parution de notre tout premier livre» et... «sur un registre léger» s'il vous plaît ! Comme si l'approche de la parution d'un livre pouvait se vivre légèrement ! Comme s'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ! Non, mais...

L'angoisse, c'est comme les chats : il faut les appeler par leur nom et, la nuit, ils sont tous gris. Et quand l'un ou l'autre se manifeste la nuit, elle devient blanche, la nuit. Je ne parlerai pas de l'angoisse du premier livre ni de celle du dixième. Non. Je vais les prendre tout d'un bloc. Vlan ! L'angoisse au cube. L'angoisse à la dizaine. L'angoisse. Comme un chat dans la gorge.

Attendre la sortie d'un livre, c'est toujours pareil ! Ça ne se guérit pas. Ça revient toujours. Et ça revient au même. Mais encore ? me direz-vous. Allons-y donc «dans le concret». Suivez-moi. Mais je vous préviens, c'est léger, léger...

Attendre la sortie d'un livre, c'est...

- Compter les jours et se faire du sang de chat.
- Téléphoner à l'éditeur au cas où le livre sortirait avant la date prévue ; au cas où le livre sortirait après la date prévue ; au cas où le livre ne sortirait pas.
- Relire les épreuves, en sachant que, de toute façon, il est trop tard.
- Se ronger les ongles (ou les griffes), s'il en reste.
- Attendre comme on attend la livraison d'une commande par catalogue ; comme on attend le jour de son anniversaire ; comme on attend la fin de la messe de minuit pour développer ses cadeaux.
- En parler, en parler, en se croisant les doigts.
- Se dire que peut-être il n'y aura pas un chat qui le lira.
- Se demander si c'est vraiment bon, si un tel va aimer ça, si une telle va se reconnaître, si on ne se dévoile pas trop, si la critique va nous taper dessus, si les enfants vont demander à leurs parents, à leur directrice d'école, à leur professeur, à leur bibliothécaire, à leur «mononcle», à leur marraine, à leur gardien, d'acheter le magnifique livre griffé qui vient de sortir.

Et quand il sort enfin, le fameux livre, on attend encore !

Rien à faire : je donne ma langue au chat.

Miaou !



Paule Doyon
écrivaine

Mon premier livre... Il y a vingt ans déjà. Et depuis, j'ai bien changé. Pourtant je n'ai pas oublié l'exaltation... et surtout l'angoisse qui m'envahissait pendant que je déambulais dans le corridor menant à la Place Bonaventure, à Montréal, où aurait lieu le lancement. J'étais heureuse de la publication de mes deux premiers albums de contes pour enfant, mais, étant extrêmement timide à l'époque, j'éprouvais une angoisse épouvantable à l'idée de me retrouver devant une foule d'inconnus à ce superlancement collectif qui marquait presque le début de la littérature pour la jeunesse au Québec. Heureusement, les directeurs des Éditions Paulines du temps m'accueillirent avec une telle chaleur, que mon angoisse se dissipa vite et qu'il ne me resta plus qu'à savourer la joie de voir pour la première fois mes premiers livres publiés. Aujourd'hui, je suis loin de trouver ces premiers albums parfaits, la fabrication des livres pour enfants s'est tellement améliorée depuis. Mais, ce soir-là, j'éprouvais ce que l'on ressent devant son premier enfant : l'admiration totale. Et de la même façon que l'on s'irrite si un tiers ose dire que votre enfant a les oreilles un peu décollées, j'éprouvai tout de suite un violent ressentiment pour l'auteure connue qui s'empessa de me souligner que mes contes manquaient de «punch». Je constatai ensuite que la seule autre auteure que je connaissais légèrement parmi cette foule ne me voyait plus du tout. Ses cinq albums l'aveuglaient. Ce soir-là, j'entrais dans le monde de la littérature et j'en découvrais en même temps les deux aspects les plus haïssables : d'abord celui de la rencontre de l'écrivain médiocre qui s'offre constamment à corriger tous les autres (par la suite j'appris à reconnaître les véritables grands à ce qu'ils sont avares de conseils) et cet autre, non moins ridicule, qui s'enfle la tête, se croit parvenu au sommet, ne regarde plus personne, et souvent disparaît...

Je n'ai pas beaucoup lu les critiques. Sans doute que, comme d'habitude, ne me connaissant pas, ils s'en sont donné à cœur joie dans le négatif. Mais ce qui m'importe, c'est que des milliers d'enfants ont lu mes livres et les ont aimés. J'écrivais pour les enfants... pas pour les gens qui n'ont jamais eu d'enfants. Et au rythme où mes livres se sont vendus..., j'en ai rejoint bien au-delà des cent mille... alors ? J'ai rencontré quelquefois mes petits lecteurs... et j'étais émerveillée de les voir me prendre par la main comme une amie de toujours.

L'important pour moi dans la littérature, aussi bien pour la jeunesse que pour les adultes, c'est d'établir ce contact à distance entre mon esprit et l'esprit du lecteur. Et c'est vraiment la seule joie que peut apporter l'écriture à travers tous ses déboires.



Paul Roux
illustrateur

Bien que, depuis 1981, j'aie illustré de nombreux livres, ce n'est que le premier décembre 1989 qu'a eu lieu le lancement de mon premier album de bande dessinée. Son titre ? *Missionnaire en Nouvelle-France*, scénario de Gilles Drolet, paru aux Éditions Anne Sigier.

Je dois avouer que tant que je n'ai pas eu l'album en mains je n'y croyais pas vraiment. Un tas de choses épouvantables pouvaient en effet arriver durant ce LONG mois nécessaire pour réaliser la séparation de couleurs, l'impression et la reliure : les planches auraient pu être perdues, endommagées ou encore volées ; l'imprimerie aurait pu être ravagée par un incendie ; la planète, détruite par la troisième guerre mondiale !... Angoisse et attente, attente et angoisse. Certains jours sont décidément beaucoup plus longs que d'autres...

Avoir la chance de publier un album de BD au Québec n'est pas encore chose courante (ça viendra, soyons patients). Et si par surcroît l'album est en couleurs avec une couverture «cartonnée-cousue-collée», que son tirage est de dix mille exemplaires vendus au Canada, en France et en Belgique, on nage alors en plein conte de fée ! Ce rêve qui m'habitait depuis quinze ans se matérialisait enfin.

Je voulais que l'album soit «parfait» dans les moindres détails (j'entends par là qu'il soit le plus fidèle possible aux planches originales ; que toutes les nuances de couleurs soient exactes ; qu'il ne manque pas une ligne, pas un petit point). Je voulais être (oui, disons-le) fier du résultat final.

Le 30 novembre 1989, je file à l'imprimerie chercher les premières copies, et là, lorsque l'imprimeur me remet l'album, ce fut comme un feu d'artifice ! Ça y est, l'album existait ! Il était beau, bien imprimé, bien relié et sentait bon le livre neuf, vous savez cette odeur enivrante invitant à la lecture. Je ne demandais qu'une chose : me caler dans un bon fauteuil et savourer mon bouquin comme je le faisais quand j'étais jeune avec les albums de tous ces grands du Neuvième Art. Mon but était atteint, mon bonheur complet. Mais quelques questions me tourmentaient encore : le livre serait-il bien diffusé ? se vendrait-il bien ? serait-il bien reçu ?... À cela, l'avenir n'a pas tardé à me répondre...

Le rêve a duré une année (il se poursuit encore mais de façon différente, car le bébé a maintenant plus d'un an), une année fabuleuse durant laquelle tant d'événements inattendus se sont succédés à un rythme parfois effréné. Qui aurait pu imaginer... Et c'est justement cela qui est merveilleux dans la parution d'un livre : c'est une grande aventure où tout peut arriver, même ce qu'on n'aurait pas osé imaginer...



Johanne Mercier
écrivaine

Mon éditeur, mon ami et mes quelques lecteurs-critiques en qui j'avais mis toute ma confiance se voulaient des plus rassurants pour la sortie de mon premier livre. L'échographie, le médecin et les mères expérimentées m'affirmaient aussi que tout se passerait bien pour l'accouchement. Mais bon. Rien à faire. J'avais un trac fou. Y'a des jours comme ça où la technologie moderne et les amis fidèles ne nous rassurent en rien. La bedaine grossissait en même temps que le livre. Anxieuse, nerveuse, je croisais les doigts. Pas plus que je n'avais mon mot à dire sur l'allure qu'aurait mon bébé, on ne m'avait pas laissé le choix de l'illustration de la page couverture. À quoi ressemblerait-il ? Je n'avais pas demandé non plus quel serait le sexe du bébé. La surprise serait totale dans les deux cas... J'allais bientôt réaliser deux grands rêves. Mais dans quoi je m'embarquais exactement ? Et si la critique me démolissait ? Si le bébé ne faisait pas ses nuits avant l'âge de deux ans ? Si les correcteurs mettaient la hache dans le texte ? Sera-t-il en santé ? Sera-t-il lu ? Aura-t-il tous ses membres ? Peut-être aurais-je dû attendre un peu ? Réviser ? Corriger ? Ah, la vie !...

On avait prévu l'arrivée des deux bébés pour le printemps.

La neige fondait doucement.

Je dormais mal.

Puis, fin mars, j'avais entre les mains : *Le blond des Cartes*. Première déception : la couverture annonce un roman alors qu'il s'agit d'un recueil de nouvelles. Bon. On a aussi oublié une phrase à la page 89 ! Mon héroïne ressemble-t-elle à celle de la couverture ? Je ne crois pas. Malgré cela, je suis soulagée, mes lecteurs s'amuse. On corrigera les erreurs à la prochaine édition. On néglige beaucoup de détails par manque d'expérience à l'édition d'un premier livre, mais c'est une autre histoire...

À peine quelques jours plus tard, je fêtais l'arrivée d'un autre blond de huit livres et demie en pleine forme avec des yeux grands comme la vie. Le premier né a remporté un sceau d'excellence et je décernerais aussi le même genre de prix au second, si je n'avais pas peur qu'on m'accuse de favoritisme.

La vie fait bien les choses tout de même parfois...



Charles Montpetit
écrivain

C'était avant même que ne se produise ma «première fois» amoureuse. En 1973, les Éditions de l'Actuelle organisaient leur troisième et dernier concours d'écriture à l'intention des élèves du secondaire. J'avais envoyé mon coupon d'inscription neuf mois avant la date fixée pour la réception des manuscrits, mais accoucher du texte lui-même me semblait être une tâche si monumentale qu'une seule page avait pris forme, douze semaines après ma démarche. Je n'aurais probablement rien produit de plus si ma mère n'avait pas prétendu avoir reçu un appel de l'éditeur, soit-disant pour voir à quel point de la course les jeunes abandonnaient la partie; piqué au vif, je me suis mis à écrire comme un forcené.

Une fois le roman terminé, en revanche, j'étais si fier du résultat que j'ai à peine été surpris lorsqu'on m'a annoncé que j'avais remporté la palme. J'ai même été jusqu'à vendre le manuscrit original à la Bibliothèque nationale — après tout, n'y collectionnait-on pas les archives des grands noms de la littérature? Dix années se sont écoulées avant que je ne revoie la personne qui m'avait offert 50\$ pour mon cahier d'école. Elle se souvenait très bien de moi, et m'a révélé qu'à sa connaissance j'étais le seul écrivain qui leur ait jamais fait une telle offre; devant tant de candeur, elle n'avait vraiment pas eu le cœur de refuser.

Sans ces deux encouragements, je ne sais pas si j'écrirais encore aujourd'hui. Tout ce que je peux dire, c'est que je n'ai jamais cessé de croire à l'importance de ce que je fais. Peut-être un jour me démontrera-t-on que je suis là aussi victime d'une illusion; mais, en attendant, la conviction me semblera toujours l'ingrédient le plus important de la création artistique.

RECTIFICATIF

Hélène Beauchamp, professeure et chercheure au département de théâtre de l'UQAM, nous a fait parvenir un complément d'information et quelques corrections, à la suite du «Profil d'éditeur» sur la maison Québec/Amérique, par Édith Madore, dans le dernier numéro de *Lurelu*. Nous nous permettons de résumer sa lettre, en espérant n'en rien omettre d'important¹.

M^{me} Beauchamp signale que la collection «Jeunes Publics» (douze titres) avait effectivement une directrice, de 1979 à 1984, à savoir Hélène Beauchamp elle-même, qui en avait d'ailleurs suggéré la création à Gilbert Larocque, «romancier d'envergure», directeur artistique et littéraire de Québec/Amérique à l'époque, à qui M^{me} Beauchamp tient à rendre hommage. Ils avaient ensemble défini la vocation de la collection et mis au point la présentation des livres. Dans cette collection, la pièce: *Faut pas s'laisser faire*, adaptée de l'allemand par Odette Gagnon, était de Reiner Lückert et Volker Ludwig et ne devrait pas être confondue avec le roman: *On ne se laisse plus faire* d'Yvon Brochu. Hélène Beauchamp tient aussi à rappeler que la disparition de la collection «Jeunes Publics» avait été durement ressentie dans la communauté québécoise du théâtre, à tel point que les *Cahiers de théâtre Jeu y* consacraient un éditorial.

Quant à la série «Klimbo» de Kliment Denchev, elle relevait de Gilbert Larocque.

Daniel Sernine

1. Deux coquilles avaient échappé à la lecture des épreuves.
Page 30, paragraphe 4, il fallait lire «Cé tellement "cute" les enfants»;
paragraphe 5, il fallait lire «affecté à ces défunctes collections».

Lurelu

Coupon d'abonnement

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____

Inclure avec ce coupon un chèque
ou un mandat-poste de (T.P.S. incluse)

- ☐ 10,70 \$ (abonnement annuel)
☐ 16,05 \$ (abonnement de soutien)
☐ 18,00 \$ (abonnement à l'étranger)

Expédier le tout à l'adresse suivante:

LURELU
Case postale 340
Succ. de Lorimier
Montréal H2H 2N7

LURELU paraît trois fois l'an

- en septembre
- un janvier
- et en mai

MON ABONNEMENT COMMENCERA PAR LE VOL. 14 No 3 ☐ OU AUTRE: ☐ VOLUME _____ No. _____

Notre numéro de TPS: 123927618